

# SOUS LA COMMUNE

ÉTIENNE COQUEREL



Éditions l'Escalier





SOUS LA COMMUNE

*Récits et Souvenirs d'un Parisien.*

ÉTIENNE COQUEREL







Barricade de la place Vendôme



## Les débuts de la guerre civile

*Paris à Bellevue • Les blessés • Entre deux feux • Les ambulances de la presse • Presque otage • L'artillerie de la Commune.*

Le canon a grondé avant-hier, 1er avril 1871. Décidément la guerre civile succède à la guerre étrangère; on va se battre entre Français, sous les yeux des Prussiens qui, tranquillement logés dans nos forts, jugeront les coups et mettront le holà quand ils trouveront que nous nous sommes fait assez de mal les uns aux autres. Ainsi ont décidé nos maîtres, messieurs de la Commune, ou peut-être leurs maîtres à eux, les membres inconnus (car ils cachent leurs noms) de cette société secrète qui s'intitule Comité Central de la fédération de la garde nationale.

Avant-hier donc, pour mieux affirmer qu'ils veulent seulement maintenir les libertés de la «Commune de Paris», ils ont prétendu occuper la commune de Courbevoie. Les «gendarmes» (car il est bien entendu que tout ce qui est ligne met la crosse en l'air dès que paraît un garde national, et que seuls les «gendarmes» se battent contre «le peuple»), les gendarmes ont repoussé les assaillants.

Hier dimanche, vers une heure, quelques bataillons ont défilé sur les boulevards, se dirigeant vers les Champs-Élysées. Les premiers ont excité peu d'attention, mais d'autres leur succèdent, puis d'autres et d'autres encore, et toute l'après-midi, un flot d'hommes a coulé vers l'ouest; le soir est venu et les bataillons défilaient toujours; j'ai vu passer l'artillerie, l'état-major, des généraux. Toute la nuit, le flot continue à couler par toutes les grandes artères de la ville. Vingt fois, j'ai été réveillé par le son lointain des tambours et de la musique militaire : des masses énormes doivent être sorties de Paris. Où vont-elles ? À Versailles évidemment, pour «bousculer les ruraux». Or, on dit qu'à Ver-



sailles il n'y a encore rien ou presque rien, un embryon d'armée, mais pas de troupes sérieuses. Le seul poids de ces masses ne suffira-t-il pas pour tout emporter, et alors que devient la France ? En tout cas, il va y avoir des blessés, et puisque la guerre recommence, il a été décidé que l'ambulance reprendrait son service.

Nous voici donc réunis ce matin, 3 avril, les vétérans comme les novices, prêts à porter secours à ceux qui seront tombés sur le champ de bataille, quel que soit l'uniforme qu'ils portent et la cause qu'ils auront servie. Nous savons bien à qui nous souhaitons la victoire, mais nous secourrons tous ceux qui auront besoin de nous, quels qu'ils soient, parce qu'ils sont hommes et qu'ils souffrent.

Seulement, pourrions-nous partir ? L'ambulance sédentaire est encore ouverte; mais l'ambulance volante est désorganisée. Elle avait paru, et des premières, sur tous les champs de bataille du siège, jusqu'à Buzenval; elle n'existe plus. Ni voitures, ni chevaux, ni brancards, ni médecins. Après bien des recherches et des démarches, nous nous procurons l'indispensable : des brancards et trois voitures, dont deux tapissières propres à transporter des blessés. De médecins, point; tous ceux chez qui l'on a pu aller étaient absents ou déjà occupés. Nous emportons des vivres, quelques bandes, quelques médicaments fort simples, de la charpie; ce qu'il faut pour un premier pansement, comme le peuvent faire de simples volontaires tels que nous.

Il est déjà tard, dix heures, quand nous partons, car tout cela a pris bien du temps. Où irons-nous ? D'après les bruits qui courent, le Mont-Valérien, qu'on disait neutre, ou même au pouvoir des fédérés, a reçu à coups de canon une colonne que Flourens a fait défilier à quelque cent mètres de ses formidables remparts. Il doit donc y avoir des blessés par là; allons-y. Mais non. Au moment où nous sortons de la cour de l'ambulance, une voiture de blessés tourne le coin de la rue; elle vient du fort d'Issy; on se bat par là depuis le matin. Il y a beaucoup de blessés; allons-y donc. Nous marchons grand train jusqu'au près des remparts; là, un bataillon

qui sort nous retarde. Comment ! après tout ce qui est sorti depuis vingt-quatre heures, il part encore des gardes nationaux; il y en aura donc toujours ! Il en revient aussi, du moins quelques blessés, mais légèrement atteints, et qui n'ont pas besoin de nous.

Enfin, le pont-levis est franchi, l'avancée aussi; nous voici hors de Paris et bientôt dans Issy. Là, des bataillons en quantité, mais qui semblent tous confondus; des officiers qui ont l'air de ne pas savoir où donner de la tête; beaucoup d'hommes ivres. On crie : «En avant ! En avant !» à un officier à cheval, chef de bataillon ou de légion, je ne sais, qui semble n'avoir aucune envie de marcher en avant. On nous reçoit assez mal, la Croix de Genève<sup>1</sup> semble peu en faveur parmi MM. les fédérés. «Ah ! Vous voilà ! Il est bien temps; c'est ce matin qu'il fallait venir !» et autres propos moins aimables encore. Nous demandons où il y a des blessés, on nous dit qu'il n'en manque pas et qu'en poussant tout droit nous en trouverons assez. Nous nous dégageons de la cohue et enfilons la grande route qui longe à quelque distance la rivière; une voiture des ambulances de la presse file grand train devant nous, mais bientôt elle s'arrête à un carrefour et nous la dépassons. Seulement nous n'avons plus que deux voitures : une tapissière qui porte notre chef d'ambulance et marche en tête, puis la voiture plus légère où je me trouve. Notre seconde tapissière qui marchait la dernière, n'a pu sans doute se dégager en même temps que nous et aura pris une autre route; elle porte deux bons amis; où ont-ils été; que sont-ils devenus ? Ce n'est pas la question; ils feront de leur mieux, faisons du nôtre. Nous longeons les grands murs du parc. À droite et au-dessus de nous retentit le canon du fort; devant nous pétille la fusillade, à chaque instant plus rapprochée. Voici quelques maisons sur la droite; à gauche, la rue est bordée d'un mur de soutènement de vingt pieds de haut; une centaine de gardes nationaux au pied du mur; devant nous, à une faible distance, la rue bifurque; à gauche, elle descend vers la Seine, à droite elle monte vers Bellevue. Des maisons, on nous crie qu'il y a des

---

1. La Croix Rouge

blessés; nous nous arrêtons, il serait d'ailleurs impossible d'aller plus loin; on se bat tout près; les balles passent en sifflant sur nos têtes, mais le mur nous protège parfaitement.

Nous ne sommes pas descendus de voiture qu'on nous appelle de tous côtés. C'est un garçon de douze à treize ans dont le père est non loin de là, par terre, depuis le matin, avec une balle dans le corps; c'est une femme dont le mari, un officier (elle-même est cantinière), a été blessé aussi; il est quelque part, elle ne sait où, et demande qu'on l'aide à le trouver. Dans la maison devant laquelle nous sommes arrêtés est un autre blessé; celui-ci a une balle en pleine cuisse et souffre horriblement.

Notre chef nous partage les rôles. Il envoie G. avec un brancard chercher le père du jeune homme; il part lui-même avec la cantinière, qui d'ailleurs n'est pas en uniforme, à la recherche de l'officier. Je reçois la mission beaucoup plus simple de faire placer dans la voiture les blessés qu'on apportera, et d'abord celui qui a été recueilli dans la maison en face. Je suis tout à fait novice et je m'aperçois bientôt que le cocher de la tapissière, homme intelligent et qui reste fort calme, s'y entend bien mieux que moi ayant déjà souvent fait la chose. Je le laisse faire et me borne à aider de mon mieux. Mais, comme j'ai un brassard à Croix-Rouge, on me prend pour un docteur, on m'appelle major. Un grand gaillard à la figure énergique, en costume de franc-tireur, me demande de le panser; il n'est pas blessé, mais, en dégringolant d'un mur, il s'est abominablement écorché tout le devant de la jambe. Je lave sa plaie, et j'y applique un peu de charpie et une bande. «Serrez, me dit-il, je suis dur.» Je pense en moi-même combien il est triste que l'énergie de cet homme soit si mal employée.

G. revient avec son blessé, le père du jeune homme. Il a couru de vrais dangers. En route, il entendait constamment un bruit insolite à ses oreilles; il a cru d'abord que c'était son drapeau à croix rouge que le vent faisait battre, mais en voyant des pierres sauter des murs à côté de lui, il comprend que ce bruit est celui des balles, et cette désagréable musique l'accompagne presque jusqu'au re-

tour. Pourquoi les «gendarmes» ont-ils tiré sur lui malgré son drapeau et son brassard ? Est-ce parce que le garçon qui le guide porte en bandoulière le fusil de son père ? Peut-être ? G. aussi novice que moi, n'a pas songé à le lui faire poser.

La voiture se remplit rapidement. Les gens du pays nous apportent tous les blessés qu'ils ont recueillis dans leurs maisons ou peuvent ramasser dans les rues. Tous ont la fièvre et meurent de soif; nous leur donnons à boire, c'est à peu près tout ce que, pour le moment, nous pouvons pour eux. En général ils ont beaucoup de courage et ne se plaignent pas : tout au plus gémissent-ils. On nous en apporte un qui est affreux à voir. Une balle lui a traversé la tête de part en part; il est sans connaissance et tout sanglant; quelques-uns disent qu'il est mort. Je lui prends la main, elle est brûlante; l'homme vit encore; nous lui bandons la tête, mais évidemment il est perdu. Le mieux, à mon sens, serait de le laisser mourir tranquille; lui faire faire le voyage de Paris, c'est lui infliger probablement quelques souffrances de plus, sans ombre d'espoir.

Mais les gens du pays n'entendent pas de cette oreille. Ils voudraient nous voir tout emporter, jusqu'aux morts si c'était possible. Ne pouvant laisser le blessé dans la rue, et n'étant pas d'ailleurs médecin pour décider que tout secours est inutile, je le fais mettre dans la voiture. Les blessés demandent tous à conserver leurs armes; on couche leurs fusils à côté d'eux, sur leurs matelas. Un de ces fusils, à tabatière, est chargé et armé. Le moindre mouvement d'un des blessés, le premier cahot de la voiture, aurait pu faire partir le coup et causer un malheur; heureusement, on s'aperçoit du fait et l'arme est vite déchargée.

Notre chef d'ambulance ne revient pas; le temps nous semble bien long, la fusillade continue très vive, tout près de nous, et juste dans la direction qu'il a prise. Nous commençons à être fort inquiets. Les gardes nationaux qui nous entourent, ne font rien et semblent attendre des ordres. Arrive un officier à cheval; il vient d'Issy par la route par laquelle nous sommes venus nous-mêmes. Quelques moments auparavant j'ai vu des balles soulever de petits nuages de

poussière en frappant les talus de cette route. Je me demande si je vais voir tomber de cheval cet homme qui arrive par là, au petit trot; mais non; soit qu'on ne l'ait pas vu, soit qu'on l'ait manqué, il nous arrive sain et sauf. «Eh bien ? lui demandent les gardes. — Eh bien ! on se replie; il faut se replier.» Puis l'officier s'avance un peu, dans la direction de la bifurcation, et je le vois faire, avec son sabre, signe de retraite aux combattants qui sont en avant. On ne lui obéit guère, car il revient seul et repart aussitôt dans la direction de Paris, emmenant la plupart des gardes. Je les vois s'éloigner avec bonheur et m'efforce de persuader quelques retardataires que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se replier aussi. Je me dis qu'évidemment les fédérés sont battus, au moins de notre côté, et que si les soldats, qui doivent avancer, arrivent en vue du groupe que nous formons, ils tireront dans le tas. Cela est fort naïf; avec un peu d'habitude de la guerre, je comprendrais que si les soldats faisaient le moins du monde mine d'avancer, les gardes nationaux seraient partis depuis longtemps. Mais je suis novice, et l'idée que «les gendarmes» peuvent arriver en vue d'un moment à l'autre, me tourmente. Aussi est-ce avec grande joie que je vois partir les derniers fédérés.

Nos blessés sont toujours là, dans leur voiture; ils ne peuvent attendre indéfiniment notre chef d'ambulance toujours absent. Nous envoyons à Paris la tapissière et son triste chargement et nous restons au pied du grand mur, avec la petite voiture à deux places où est monté un garde national qui se dit légèrement blessé. Il n'y a plus là que lui, le cocher qui voudrait bien partir, G. et moi. Nous sommes absolument seuls; tous les habitants sont rentrés chez eux. La fusillade continue tout aussi vive. Le canon retentit fortement sur la gauche, ce sont évidemment les batteries du château de Meudon. En nous retournant du côté de Paris, nous voyons leurs obus éclater sur les talus des Moulineaux. Cette redoute et le fort d'Issy répondent vigoureusement et nous entendons leurs obus siffler très haut en l'air. Meudon tire aussi quelques coups du

côté de Grenelle ou du Point-du-Jour. Alors les obus passent juste au-dessus de nos têtes.

Nous attendons toujours, appuyés au mur, G. et moi.

Zzzz ! Une balle nous siffle aux oreilles et racle le mur à quelques mètres plus loin. Celle-là vient du côté d'Issy et de Paris; elle a passé bien près de nos têtes; et comme nous sommes seuls, c'est bien à nous qu'elle était destinée. Quelque garde national aura tiré sur nous. Pourquoi ? Nous n'y comprenons rien; mais la situation devient de plus en plus désagréable. Nous demandons asile dans une maison où l'on nous reçoit volontiers; la porte-cochère est assez large pour que nous puissions y remiser le cheval et la voiture. Nous sommes en sûreté nous-mêmes, mais qu'est devenu notre chef ?

La fusillade diminue et cesse par moments. Enfin, un groupe de francs-tireurs descend la rue, se repliant vers Paris. Ils s'arrêtent un instant à la porte de la maison et racontent que depuis le matin ils échangent des coups de fusil avec les gendarmes, mais qu'on ne les a pas soutenus. Ces hommes qui viennent de jouer ainsi leur vie sont très calmes et point vantards; pas un d'eux n'est gris. Ils ne semblent pas non plus honteux de se replier. Ils se sont bien battus; ils ont fait ce qu'ils croyaient être leur devoir, et rester seuls, ils ne peuvent rien. «Penser qu'on fait tout cela pour nous imposer un roi !» dit l'un d'eux. Évidemment, cet homme est sincère. Il croit s'être battu pour la République contre les royalistes. Je pense, à part moi, que si quelque chose peut tuer la République, c'est précisément l'insurrection du 18 mars, la Commune et cette guerre civile à laquelle j'assiste; mais ce serait peine perdue que d'essayer de détromper cet homme; tous ses compagnons sont de son avis qui est partagé par l'immense majorité des gardes nationaux. Convaincus que l'Assemblée nationale veut rétablir la monarchie, ils ont pris leur fusil pour défendre la République, et l'on perdrait son temps à leur expliquer que la situation n'est pas si simple que cela, et que le moyen qu'ils prennent pour sauver la République est précisément celui que choisiraient pour la tuer ses

plus mortels ennemis. D'où vient cet immense et funeste malentendu de tout un peuple, et n'aurait-il pas été possible de le prévenir ? C'est une bien grosse question à laquelle le lecteur me dispensera de répondre.

J'ai d'ailleurs d'autres préoccupations. J'interroge les francs-tireurs; je finis par apprendre qu'il existe, un peu plus haut, dans une maison du village, une sorte d'ambulance; et, à la description qu'on me fait du «major», je crois reconnaître notre chef.

Les francs-tireurs s'en vont vers Paris. La fusillade a complètement cessé; le canon seul continue à faire rage. Nous nous décidons, G. et moi, de nous mettre à la recherche de notre chef. Le cocher, lui, voudrait bien reprendre le chemin de Paris, mais nous lui signifions qu'il ait à nous attendre, et nous partons, sans compter beaucoup le retrouver à notre retour.

Nous voici dans la rue, complètement silencieuse et déserte; nous marchons côte à côte, au beau milieu de la chaussée, un drapeau à croix rouge à la main. On nous appelle d'une maison où il y a des blessés, nous répondons que nous allons revenir et nous continuons notre route. Voici la bifurcation : la rue qui descend à gauche, vers la rivière, est fermée par une barricade; celle de droite s'élève en pente rapide et tourne légèrement; c'est la Montée des Gardes. C'est celle-là que nous prenons. J'aperçois quelque chose à mes pieds; ce sont des cartouches de chassepot. Mon premier mouvement, comme toujours lorsqu'on voit quelque chose à terre, est de les ramasser; heureusement, la réflexion arrive à temps; mon rôle n'est pas de ramasser des cartouches, et je passe sans même m'être baissé.

Assez loin devant nous, flotte, attaché à une grille de bois, sur le côté gauche de la rue, un drapeau d'ambulance. Ce doit être là, nous continuons.

Tout à coup, nous apercevons par terre, dans la rue, des hommes : ce doivent être des morts. Nous ne sommes plus qu'à une vingtaine de pas de la grille, quand deux coups de fusil partent d'une maison à droite, deux balles vont s'aplatir sur le mur de gauche.

Cette fois, ce sont les «gendarmes» qui ont tiré sur nous. D'un bond, nous sommes à la grille qui s'ouvre facilement, et nous nous trouvons dans une toute petite cour triangulaire sur laquelle donne la porte de la maison. Nous frappons et c'est la voix de notre chef d'ambulance qui nous répond.



Barricade rue de la Bonne - Montmartre

Sa journée a été plus accidentée encore que la nôtre. On se rappelle qu'à peine descendu de voiture, il s'était mis à la recherche d'un officier blessé, et que la femme de cet officier, cantinière de la compagnie, le guidait. Dès qu'ils eurent dépassé la bifurcation, ils se trouvèrent entre deux feux. Les balles sifflaient de tous côtés, il leur fallut se jeter dans une maison déserte dont toutes les vitres étaient brisées, et s'appuyer chacun au mur, entre deux fenêtres, les balles traversant parfois la pièce où ils se trouvaient. Au bout



d'une heure, la fusillade ayant diminué, ils avaient essayé de se remettre en route, mais le combat était encore trop vif pour qu'il fût possible de se risquer dans la rue. Il leur avait fallu se réfugier de nouveau, et au plus vite, sous une porte-cochère, tandis que d'une porte voisine un groupe de francs-tireurs échangeaient des coups de fusil avec les soldats. Nouvelle et longue station. Enfin le combat s'interrompt, les francs-tireurs s'étant repliés. Notre chef se remet en route. Le voilà remontant la rue, escorté de la cantinière qui appelait à grands cris son mari. Celui-ci avait été recueilli depuis le matin dans la maison même où nous nous trouvions, chez M. D., et reconnaissant la voix de sa femme, il l'avait fait appeler.

Les habitants de la maison avaient bien fait quelques difficultés pour recevoir «major» et cantinière, mais tout s'était vite arrangé, et la cantinière, heureuse de retrouver son mari et de le trouver dans un bon lit, aussi bien soigné que possible, s'était établie près de lui.

Notre chef alors était ressorti. L'idée que quelques-uns de ces hommes qu'il avait vus couchés par terre dans la rue n'étaient peut-être que blessés le tourmentait, et seul, son drapeau à la main, il avait été les examiner un à un. Ils étaient neuf. Six ne lui répondirent pas; ce n'étaient plus que des cadavres. Deux autres lui dirent qu'ils n'étaient pas blessés, mais qu'ils faisaient semblant d'être morts. Les soldats occupaient les maisons voisines, à droite de la Montée, la dominaient complètement, et voyaient tout ce qui se passait; le moindre mouvement de ces prétendus morts leur aurait attiré une grêle de balles. Depuis le matin ces hommes étaient là, étendus immobiles sur le pavé, sans remuer un muscle. Sans doute ils y sont restés jusqu'à la nuit; ont-ils pu s'échapper ensuite? Le dernier, le neuvième, était réellement blessé et disait avoir une balle dans l'épaule. Notre chef le fit lever et, le soutenant de son mieux, le conduisit à l'ambulance. Les «gendarmes», qui très certainement avaient tout vu, laissèrent faire.

Quand le malheureux blessé fut déshabillé et couché, il se trouva que sa blessure était beaucoup plus grave qu'il ne pensait; la balle n'était point dans l'épaule, mais plus bas, elle avait traversé de part en part le haut de la poitrine et probablement le poumon. Notre chef, aidé de ses hôtes, faisait de son mieux un premier pansement, lorsqu'on vint le chercher, lui demandant secours pour des blessés qui se trouvaient dans une maison un peu plus bas, et sur la droite de la rue. Il s'y rendit et y trouva deux malheureux blessés couchés dans un hangar obscur, où il était impossible de les soigner. Quelques francs-tireurs étaient encore là. Notre chef en requit deux et les emmena avec lui pour chercher le brancard et transporter les deux blessés chez M. D. Il remontait la rue, suivi des deux francs-tireurs qui avaient eu le tort de garder leurs armes, lorsque trois coups de fusil éclatèrent; trois balles sifflèrent successivement à leurs oreilles; personne, heureusement, ne fut atteint, et quelques secondes après ils se trouvaient tous trois en sûreté chez M. D. qui se hâta d'enlever aux francs-tireurs leurs fusils.

Peu de temps après nous arrivâmes, G. et moi. Malheureusement, nous n'apportions pas le sac qui contenait les médicaments. Mais la vieille toile ne manquait pas dans la maison et nous eûmes bientôt une quantité plus que suffisante de charpie. Cela fait et les blessés pansés, il ne nous restait qu'à nous croiser les bras et la situation n'avait rien d'agréable.

Il était plus que probable que le cocher de la petite voiture était reparti pour Paris, dès qu'il s'était vu livré à lui-même. Quand même il serait resté, la voiture n'aurait pu recevoir des blessés, dont l'un au moins, l'officier, qui avait une balle dans la cuisse, ne pouvait se tenir assis. Nous n'avions ainsi aucun moyen d'enlever les blessés, qui cependant auraient eu besoin des secours immédiats d'un chirurgien et tout ce que nous pouvions faire, c'était d'attendre sans même savoir ce que nous attendions; en pareil cas, le temps paraît terriblement long.

Enfin, le bruit d'une voiture se fait entendre. Nous voilà tous dans la petite cour, guettant par les barreaux de la grille. Cette voiture est une voiture d'ambulance, à large croix rouge sur fond blanc. Elle s'arrête devant cette maison d'où l'on nous a appelés quelques heures auparavant, G. et moi, en nous disant qu'on avait des blessés, et ces blessés, nous les voyons transporter dans la voiture. Nous crions que, nous aussi, nous avons des blessés, mais ce ne sont pas les conducteurs de la voiture qui nous répondent, ce sont les «gendarmes». Décidément, ils sont bien près de nous et ils se défient beaucoup des ambulanciers. Une voix haute et brève, évidemment habituée au commandement militaire, crie, de l'autre côté de la rue : «Ôtez de là cette voiture». On n'obéit pas de suite et une minute après cinq ou six coups de fusil répètent l'ordre sur un ton qui n'admet pas de délais. Il faut que les gendarmes aient visé à côté, car la voiture est entourée de monde et nous ne voyons tomber personne. Seulement les ambulanciers se hâtent; en un clin d'œil ils ont fini, la voiture tourne, redescend, disparaît et nous l'entendons s'éloigner à grand train. Allons-nous donc être condamnés de nouveau à attendre indéfiniment, sans savoir ce que nous attendons, avec des blessés qui souffrent cruellement et que nous ne pouvons soulager ? Non, la petite cour triangulaire est fermée du côté qui regarde Paris par un mur de dix pieds qui soutient les terres d'un jardin. Un homme dégringole le long de ce mur; c'est un habitant de Bellevue bien connu de nos hôtes. Il est envoyé pour nous dire qu'il y a un peu plus bas deux autres voitures des ambulances de la presse; les coups de fusil des «gendarmes» leur ont ôté toute envie de monter jusqu'à nous; mais, si nous voulons leur apporter nos blessés, elles s'en chargeront volontiers. Il n'y a pas à hésiter et pas une minute à perdre; en un instant, les deux blessés sont levés et rhabillés aussi chaudement que possible. Seulement, il n'est pas question de leur faire prendre le chemin par lequel le messenger nous est venu, à travers les haies et les jardins

et par-dessus les murs. Il faut se risquer dans la rue, à la merci des «gendarmes.»

L'embarras, c'est que nous n'avons qu'un brancard. «Qu'à cela ne tienne,» dit le messenger, espèce d'hercule de six pieds de haut. Il prend dans ses bras, comme un enfant, le malheureux garde qui a la poitrine traversée et l'emporte. G., son drapeau à la main, l'accompagne et ils passent sans encombre. Pendant ce temps, nous plaçons l'officier sur le brancard. Un des habitants prend le brancard par devant, moi, par-derrière, notre chef d'ambulance marche en tête, avec le drapeau, et la cantinière vient en serre-file, dissimulant dans les plis de son châle le chassepot de son mari. Quant aux deux francs-tireurs, ils restent prudemment dans la cour. (J'ai su depuis qu'après notre départ, ils s'étaient sagement repliés à travers les jardins.) Notre cortège s'ébranle, mais nous n'avons pas fait quatre pas dans la rue qu'une détonation retentit, une balle siffle et laboure le sol tout à côté de nous. Toute la troupe prend le pas de course, et au bout de quelques minutes, dépassant la bifurcation, se trouve en sûreté au pied du grand mur, à l'endroit même où nos voitures s'étaient arrêtées le matin, en arrivant. Là, nous trouvons le docteur \*\*\* des ambulances de la presse, en grand uniforme et chamarré de décorations; avec lui, une demi-douzaine de chirurgiens et d'aides et autant de frères de la doctrine chrétienne qui font office de porteurs. Un break fort élégant les a amenés, et une seconde voiture (sorte de fourgon découvert) est prête à recevoir les blessés, tandis que le reste des aides et des chirurgiens prend place sur le siège. Le docteur \*\*\* et notre chef d'ambulance se connaissent et le premier offre de suite une place au second. G. et moi, nous nous informons de notre voiture; il y a longtemps qu'elle est partie; un blessé, plus ou moins authentique, s'est présenté et le cocher, enchanté de compléter son chargement, a filé sur Paris sans plus se soucier de ce que nous devenions. Nous demandons aux aides du docteur \*\*\* l'hospitalité du marchepied de leur fourgon, nous nous y installons tant bien que mal et bientôt nous filons grand train vers Paris. La route

est silencieuse et solitaire; pas un être vivant en vue; nous sommes dans cet espace désert qui sépare deux armées, au soir d'une bataille. Ce n'est qu'à la hauteur du parc d'Issy que nous voyons quelques têtes humaines. Ce sont les sentinelles avancées des fédérés. Embusquées derrière les arbres, le doigt sur la détente, elles surveillent d'un œil défiant nos voitures qui s'avancent; mais la Croix de Genève les rassure et elles nous laissent passer.

Dans Issy, la scène change. L'entassement et le désordre y sont bien plus grands que le matin; le nombre des gens ivres a considérablement augmenté. Nous sommes beaucoup plus mal reçus encore qu'en arrivant. Des deux voitures, c'est le break qui marche en tête, et la vue des frères de la doctrine, en costume ecclésiastique, juchés debout sur les marchepieds, met en fureur une bonne partie des gardes nationaux. Les cris : «À bas les calotins, plus de calotins : nous n'en voulons plus», retentissent de toute part. Nous essayons de percer la foule, mais quelques gardes nationaux croisent la baïonnette au nez des chevaux et il faut s'arrêter. Le docteur \*\*\* et notre chef d'ambulance descendent et essayent de parlementer. Ils montrent les blessés que nous amenons et qui ont un urgent besoin d'être opérés et pansés. L'argument, qui me semble sans réplique, ne produit qu'une médiocre impression. «Nous avons des ambulances ici, s'écrie un garde; mettons-y les blessés et gardons ces messieurs comme otages; ils ne reviendront pas demain.» Cette proposition, infiniment peu tentante pour ceux qui en étaient l'objet, n'est heureusement pas appuyée. Notre chef d'ambulance s'efforçait de chapitrer un officier ivre qui, flageolant sur ses jambes, s'appuyait sur son sabre et le faisait ployer en deux. Il finit par se laisser convaincre, et reprenant un moment son équilibre, fait signe de son sabre à ses hommes de s'écarter. Le cocher ne se le fait pas dire deux fois, fouette ses chevaux et s'ouvre un passage. Le docteur\*\*\* donne ordre à notre voiture, qui porte les blessés, de passer la première et nous voici encore une fois en route.

Tout va bien jusqu'à l'approche du rempart; mais là, nouvel arrêt, le chemin tournant de l'avancée est encombré d'une multitude de voitures et de charrettes de tout genre; un flot de gardes nationaux débandés, comblant tous les interstices entre les voitures, s'efforce de rentrer dans Paris. Un officier à cheval, suivi d'une douzaine de chevaux d'artillerie dételés, fend la foule : il va chercher du canon; il remplit une mission très pressée et demande, fort poliment du reste, que nous le laissions passer. Passer ! C'est facile à dire, mais difficile à faire. Les ponts-levis sont baissés, il est vrai, mais le poste a l'ordre de ne pas laisser rentrer un seul garde national et, pour cela, il tient les portes fermées; chaque fois qu'elles s'ouvrent, le flot des fuyards se précipite et alors, bataille. Le poste croise la baïonnette, mais les gardes se faufilent par tous les interstices, et malgré tout, rentrent en grand nombre. Dès que paraît notre voiture, une double rangée de gardes l'entoure des deux côtés, se pressant jusque contre les roues. Ils espèrent qu'on les laissera passer comme escorte des blessés, qui n'ont d'ailleurs aucun besoin quelconque d'être escortés.

Enfin, nous voici sur le pont-levis, nous y stationnons en attendant qu'on veuille bien ouvrir la porte. Une batterie qui sort, défile sur l'autre pont (chaque porte en a deux, un pour entrer, l'autre pour sortir); les pièces sont attelées simplement de deux chevaux pris par réquisition dans les écuries de la Compagnie des omnibus. Les conducteurs peuvent à peine se tenir en selle; sur les caissons quelques rares servants. Là un matelot, ici un artilleur de la garde nationale, ici, hélas ! un homme de la ligne; mais le plus souvent, les servants sont de simples gardes nationaux des bataillons d'infanterie qui se sont improvisés canonniers. Voilà donc l'artillerie de la Commune ! Et pourtant elle a fait bien du mal. Il est heureux pour nos blessés et pour nous que nous ayons pu quitter Bellevue. J'ai su depuis que ce même soir les obus fédérés ont commencé à pleuvoir dans la Montée des gardes. La famille D. a dû quitter précipitamment cette maison où nous avons passé de si longues heures, et se réfugier dans les carrières abandonnées des

Moulineaux, où se cultivent ces petits champignons blancs dont les gourmets de Paris font leurs délices. C'est là qu'elle a vécu tant qu'a duré la guerre civile.

Enfin, la porte est franchie. Au-dedans, la foule n'est pas moins grande qu'au-dehors, seulement elle diffère par le sexe. Des milliers de femmes encombrant le chemin de ronde : ce sont les filles, les sœurs, les femmes des gardes nationaux qui sont dehors. Beaucoup pleurent; quelques-unes sont plongées dans un morne abattement; d'autres, en proie à une exaltation telle, qu'elles ne savent plus ce qu'elles disent. La vue de notre voiture achève de les mettre hors d'elles-mêmes; quelques-unes courent après, essayant de soulever les couvertures des blessés, dans l'espoir, ou la crainte, de retrouver un visage connu. D'autres nous lancent les oburgations les plus déraisonnables : «Tuez-nous donc tous tout de suite,» nous crie une malheureuse qui ne se connaît plus.

Nous longeons rapidement le rempart et franchissons la Seine sur le viaduc du Point-du-Jour, d'où nous pouvons voir des flocons de blanche fumée s'élever au-dessus du fort d'Issy, des Moulineaux et du château de Meudon, car le combat d'artillerie continue avec rage.

Le docteur \*\*\* a proposé de porter les blessés à notre ambulance, parce que c'est nous qui les avons recueillis; mais notre chef refuse; les ambulances de la presse sont beaucoup plus proches, et il est inutile de prolonger ce douloureux voyage. Sur le quai de Rilly, nous mettons pied à terre, et après avoir remercié le docteur et ses aides, laissant les voitures continuer leur route, nous nous dirigeons à grands pas vers notre ambulance, inquiets de ce qu'ont pu devenir les amis dont nous sommes séparés depuis le matin.

Ils étaient rentrés bien avant nous; leur journée, plus courte que la nôtre, n'avait pas été moins accidentée. Ils nous avaient perdus de vue dans Issy, et, trompés par une fausse indication, avaient cru nous suivre en prenant à gauche un chemin qui monte derrière le fort. Une grande route coupe ce chemin à angle droit. Au moment où leur voiture la traversait, un obus de Meudon éclate et jette par

terre un garde national. Il avait le pied presque séparé de la jambe; nos amis le relèvent, le portent dans leur voiture, où déjà se trouvent quelques blessés, et, le cas n'admettant aucun retard, reprennent au plus vite le chemin de Paris, non sans recueillir en route d'autres malheureux, moins gravement atteints.

Que sont devenus tous ces blessés ? Celui dont je viens de parler, sculpteur sur bois, bien connu dans le faubourg Saint-Antoine et que distinguait un véritable talent, a subi l'amputation de la jambe et a succombé aux suites de l'opération; son fils, engagé comme lui dans les troupes de la Commune, a été tué peu de temps après. Le garde national que nous avons recueilli à Bellevue, et qui avait une balle dans la tête, a rendu le dernier soupir dans la cour de l'ambulance, au moment où l'on venait de le descendre de voiture. J'ignore le sort des autres. La lutte commencée le 3 avril a continué avec fureur, encombrant hôpitaux et ambulances d'innombrables victimes que décimait une effrayante mortalité. Dans cette tourmente, j'ai perdu de vue nos blessés et n'ai pu savoir ce qu'ils étaient devenus.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque chacun de nous put enfin rentrer chez lui, harassé de fatigue, douloureusement ému des scènes sanglantes auxquelles il avait assisté; un peu consolé, sans doute, par la conviction que la marche des fédérés sur Versailles avait échoué, heureusement pour la France, mais prévoyant que la guerre civile allait plus que jamais déchaîner ses horreurs sur la grande cité.







## Table des Matières

I - Les débuts de la guerre civile.....	7
II - Dans Paris	
7 avril.....	25
14 avril.....	28
28 avril.....	33
5 mai.....	36
12 mai.....	38
20 mai.....	41
III - Les clubs.....	45
IV - Un coin de la bataille	
21 mai.....	59
23 mai.....	64
24 mai.....	71
25 mai.....	78
26 mai.....	80
27 mai.....	81
28 mai.....	82

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -  
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.  
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.  
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.  
Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la  
couverture.  
Dos carré collé.

Dépôt légal : Février 2020